

## **Appel à communications – The American house / la maison américaine**

**3-4 avril 2025 – Université Bretagne-Sud, Lorient.**

**Christelle Centi (UBO), Nawelle Lechevalier-Bekadar (UBS), Pauline Pilote (UBS)**

**HCTI (Héritage et Création dans le Texte et l'Image)**

Villa, lotissement pavillonnaire, résidence secondaire, manoir, maison hantée, cabane dans les bois, la figure de la maison revient sans cesse dans la littérature, le cinéma et les séries américaines. Si l'on peine souvent à proposer une définition stable et univoque de ce qu'est le *Great American Novel* (souvent pointé du doigt comme une chimère critique), force est de constater que de Cooper à Danielewski, la maison américaine s'y invite comme métaphore structurante. Dans *Beloved* de Morrison, 124 constitue cet espace de hantise qui rappelle l'Amérique à son passé esclavagiste ; la maison aux sept pignons de Hawthorne abrite les fantômes sanglants du puritanisme ; vulgaire et sublime, la villa de Gatsby incarne tout le paradoxe d'un rêve « matériel sans être réel », quand *The Mansion* de Faulkner reflète, à plus large spectre, la maison divisée de l'Amérique, incapable de faire le deuil d'une guerre qui continue de fracturer le pays. Il semble que la maison, par un effet de synecdoque, serve à penser l'idée de nation. Indivisible ou au contraire fragmentée, elle fonctionne comme un miroir de l'Amérique elle-même, en tant que son destin est lié à celui des grandes sagas familiales, et permet d'envisager dans un même mouvement l'héritage, le territoire et la propriété.

La dimension politique de la maison et de la structure sociale dont elle dépend mérite d'être envisagée dans la manière dont fiction et non-fiction s'en emparent. Qui possède la maison, et qui est exclu de la propriété ? Cette question traverse l'histoire des États-Unis depuis les débuts de la colonisation jusqu'à la crise actuelle du logement. En parallèle, on peut s'interroger sur la manière dont la location et le statut de locataire ont pu être travaillés par la littérature et la production cinématographique : quelles sont les figures de non-propriétaires, et leur rapport à la maison qu'ils ou elles occupent ? Des métayers de *Grapes of Wrath* de Steinbeck (et de Ford) aux habitant des motels de *The Florida Project* (Sean Baker), la précarité des situations décrites semble fonctionner comme ressort narratif. Elle constitue aussi un enjeu politique dans la mesure où elle engendre et nourrit des formes de marginalisation diverses au sein de la nation et de l'économie narrative, comme c'est le cas dans le livre *Nomadland* de Jessica Bruder et son adaptation cinématographique par Chloé Zhao. La popularité grandissante des émissions de télé-réalité qui se concentrent sur la maison (*Two Chicks and a Hammer*, la chaîne HGTV, les émissions d'agent immobilier ou de décoration d'intérieur) traduisent une forme d'obsession pour l'acquisition, la transmission, l'aménagement et l'investissement de la maison américaine.

Construire sa demeure, l'habiter, la protéger, s'y épanouir et s'y étioiler : la littérature met constamment en scène des maisons qui structurent l'espace. Dès les débuts de son histoire, la nation nord-américaine s'est fondée sur la formation d'enclaves protégées, arrachées à la *wilderness*, et donc soutirées aux peuples indigènes, à la nature sauvage, au diable. Ces premières maisons de pionniers, érigées de haute lutte, assoient une certaine vision de l'américanité perçue comme un *agôn*, celui de l'homme face à l'hostilité du monde extérieur. La maison américaine s'est donc initialement imposée comme un lieu de (r)établissement de la morale chrétienne et de la civilisation, comme une poche de résistance aux assauts d'une nature fascinante et démoniaque, et de tous ses avatars. Elle représente successivement un refuge contre les indigènes, une partie de la cité idéale sur la colline, envisagée par les écrits puritains, un symbole de la domination blanche sur les populations esclaves dans *Gone with the Wind* de Mitchell et *Sharp Objects* de Flynn, un idéal de tranquillité domestique dans les *suburbs* à l'écart des violences urbaines et criminelles, ou un château-fort assiégé par des figures du dérèglement qui envahissent la vie de famille, comme dans la série télévisée *Criminal Minds*.

Domaine par excellence de l'intimité, la maison se trouve au cœur des histoires et des crises familiales ou collectives. Progressivement, on comprend que ce qui menace ce lieu n'est pas tant extérieur qu'intérieur : les ennemis réels et métaphoriques, individuels et communs, reviennent et la hantent dès la publication de « The Fall of the House of Usher » de Poe, des soubassements (dans '*Salem's Lot* de King et *Get Out* de Jordan Peele) jusqu'au grenier dans *Hereditary*, réalisé par Ari Aster.

Métaphores de l'esprit (avec la conceptualisation progressive de l'inconscient et de l'architecture de la psyché), ces maisons proposent autant de cadres autoréflexifs jetant un éclairage particulier sur la psyché des personnages (« The Yellow Wallpaper » de Gilman) ou sur une certaine vision de la littérature (Henry James ne parle-t-il pas d'une « house of fiction » qui posséderait un million de fenêtres ?). Faulkner, quant à lui, apparente le métier d'écrivain à celui de charpentier, permettant dès lors une approche spatiale du texte comme une architecture faite de surfaces, de poutres et de cloisons. Dès lors qu'on se concentre sur la structure littérale de la maison, qu'incarnent le salon, la chambre parentale, le sous-sol, le grenier, le garage, la cuisine ou encore le débarras ? Et comment ne pas être happé par le pouvoir symbolique du seuil, de la façade et des ouvertures ?

Les communications pourront s'intéresser aux pistes de recherche suivantes (la liste n'est pas exhaustive) :

- Qu'est-ce qui fait la spécificité de la maison américaine dans ses représentations littéraires et audiovisuelles ? dans la fiction et dans la non-fiction ?
- Comment penser la distinction entre *house* et *home* ? *Home* relèverait-il davantage de l'affect et *house* de l'espace concret ?
- La maison comme siège d'une réflexion politique, reflet des inégalités sociales, raciales, de genre.
- La maison comme miroir de la nation ou de l'histoire américaine, comme lieu de condensation des conflits centraux de l'Amérique : quels types d'analogies peuvent émerger entre maison, psyché, structure familiale, environnement social, histoire de l'Amérique ? Et quelles sont les limites de ce modèle analogique ?
- La maison comme vitrine du rêve américain.
- La maison est-elle le symbole d'un repli par rapport au monde extérieur ou au contraire d'une occupation de l'espace public, privatisée pour la sphère domestique ?
- La maison et son rapport à l'environnement immédiat : comment la maison s'inscrit-elle dans l'espace qu'elle occupe ?
- Maison assiégée, hantée ; maison en déréliction, en ruines ; maison vide (maison à vendre, maison témoin, maison sous scellés, maison à louer) : que dire des maisons qui ne remplissent plus leur fonction d'origine ?
- Quel est l'envers du fantasme de la « American House » ? Qui en est exclu ? Quelles représentations pour celles et ceux qui n'en ont pas ? Quels processus de recréation marginaux réinvestissent ou réinventent ce fantasme (des « houses » qui s'affrontent dans les *ball-rooms* de la scène *voguing* aux mobil-homes de *Cheap Land Colorado* de Conover) ?
- De quelle idéologie procède la maison américaine et quelles idéologies (hégémoniques ou non) façonne-t-elle en retour ?

Les propositions (250-300 mots) et une courte bio-bibliographie doivent être envoyées pour le **15 décembre 2024** à Christelle Centi ([christelle.centi@univ-brest.fr](mailto:christelle.centi@univ-brest.fr)), Nawelle Lechevalier-Bekadar ([nawelle.lechevalier-bekadar@univ-ubs.fr](mailto:nawelle.lechevalier-bekadar@univ-ubs.fr)) et Pauline Pilote ([pauline.pilote@univ-ubs.fr](mailto:pauline.pilote@univ-ubs.fr)).

**Call for papers: The American House**  
**April, 3-4 2025 – Université Bretagne-Sud, Lorient.**  
**Christelle Centi (UBO), Nawelle Lechevalier-Bekadar (UBS), Pauline Pilote (UBS)**  
**HCTI (Héritage et Création dans le Texte et l'Image)**

Villa, suburban lot, secondary residence, mansion, haunted house, log cabin – the house is a recurring figure through American literature, cinema and TV series. If the “Great American Novel” (often pointed out as an elusive critical object) fails to be clearly and straightforwardly defined, the American house yet asserts itself, from Cooper to Danielewski, as one of its structuring metaphors. In Morrison’s *Beloved*, 124 is a haunted place that brings America back to its slaveholding past; Hawthorne’s house of the seven gables harbors the bloody ghosts of Puritanism; both gawdy and sublime, Gatsby’s villa embodies the paradox of a dream that would be “material without being real;” while Faulkner’s *The Mansion* mirrors, on a larger scale, America’s “house divided,” unable to put to rest a war that still fractures the country. The house thus stands as a synecdoche used to conceptualize the nation itself. Unified or fragmented, it functions as a mirror of America itself; its destiny is tied to that of the great family sagas and thus allows to consider simultaneously heredity, territory, and property.

The political dimension of the house and of the social structure it relies on deserves to be examined both in fiction and non-fiction. Who owns a house and who is excluded from property? This question runs through the United States’ history from the first instances of colonization to the current housing crisis. One could also wonder how literature and cinema deal with renting and tenants: who are those that do not own the place they live in and what is their relationship to it? From Steinbeck’s (and Ford’s) sharecroppers in *Grapes of Wrath* to the motel dwellers of *The Florida Project* (Sean Baker), the precarious situation of the characters seems to prompt the narrative forward. It also raises political issues, bringing about and fueling several forms of marginalization within the nation and the narrative, as in Jessica Bruder’s book *Nomadland* and its movie adaptation by Chloé Zhao. The growing popularity of reality TV which focuses on a house (*Two Chicks and a Hammer*, HGTV channel, real-estate or interior-design shows) reflects a form of obsession with owning, bequeathing, setting up, and living in the American house.

Building one’s house, inhabiting it and protecting it, flourishing and withering in it: literature keeps staging houses and how they redefine the space they are built on. From its inception, the North American nation was founded on the fencing of plots appropriated from the wilderness, and, thus, from indigenous people, nature, and the devil. These first pioneer settlements, dearly fought for and erected, reinforce a certain vision of Americanness as agonistic, between man and the hostile external world. The American house was therefore initially conceived of as a place where Christian morals and civilization may be (re)established, and as a pocket of resistance against the onslaughts of a fiendish and fascinating nature, as well as its various avatars. It has successively been standing as a sanctuary against the natives, a part of the City upon a Hill envisioned by Puritan writings, an expression of white domination over enslaved populations both in Mitchell’s *Gone with the Wind* and Flynn’s *Sharp Objects*, an ideal of quiet domestic life in the suburbs, removed from urban crime and violence, or a fortified castle, besieged by deranged figures invading family life, as in the TV show *Criminal Minds*.

The house, as the ultimate seat of intimacy, is at the heart of family and collective crises and stories. Gradually, it becomes clear that what threatens the house is not so much external as internal: enemies, both real and metaphorical, both individual and common, have been coming back and haunting it from Poe’s publication of “The Fall of the House of Usher,” from the basement (in King’s *Salem’s Lot* and Jordan Peele’s *Get Out*) to the attic in *Hereditary*, directed by Ari Aster.

As metaphors for the mind (with the progressive conceptualization of the subconscious and of the psyche as an architecture), these houses offer many self-reflective frames and cast a specific light upon the characters' inner lives ("The Yellow Wallpaper" by Gilman), or upon a certain vision of literature (did not Henry James coin the "house of fiction" with its million windows?). Faulkner, for his part, likens the writer's craft to that of a carpenter, thus allowing for a spatial approach of the text as a framework made of surfaces, beams, and partitions. Once one begins paying attention to the house's literal structure, what might be embodied by the living room, parental suite, basement, attic, garage, kitchen, or storeroom? And how not to be compelled by the symbolical power of thresholds, façades and openings?

Presentations might, for example, explore the following research questions:

- ➔ What is specific about the American house in literary and on-screen representations? In fiction and non-fiction?
- ➔ How can we understand the difference between "house" and "home"? Should "home" be seen as having more to do with affect and "house" with concrete space?
- ➔ The house as the *locus* of political thinking, and a reflection of social, racial, and gender inequalities.
- ➔ The house as a mirror held to the nation and to American history, as a place where the conflicts that are essential to America tend to crystallize: which analogies can be drawn between house, psyche, family structure, social environment, and American history? And what are the limits to this analogical model?
- ➔ The house as a showcase for the American dream.
- ➔ Is the house the symbol of a withdrawal from the external world or on the contrary of a seizure of public space for one's own private use?
- ➔ The house and its relationship to its immediate environment: how does it relate to the space it stands on?
- ➔ Besieged or haunted houses, derelict houses, houses in ruins, empty houses (be they for sale, for show, sealed off, or for rent): what can be said of houses that no longer fulfil their original function?
- ➔ What is the underbelly of the "American house" fantasy? Who is excluded from it? Which representations are possible for those who do not own a house? Which marginalized processes of recreation can be identified as reinvesting or reinventing this fantasy, from the "houses" that battle in the ball-rooms of the voguing scene, to the mobile homes of *Cheap Land Colorado* by Conover?
- ➔ From which ideology does the American house proceed from, and which ideologies does it shape in return, be they hegemonic or not?

Proposals (250-300 words) and a short bio-bibliography must be sent by **December 15<sup>th</sup>, 2024**, to Christelle Centi ([christelle.centi@univ-brest.fr](mailto:christelle.centi@univ-brest.fr)), Nawelle Lechevalier-Bekadar ([nawelle.lechevalier-bekadar@univ-ubs.fr](mailto:nawelle.lechevalier-bekadar@univ-ubs.fr)) and Pauline Pilote ([pauline.pilote@univ-ubs.fr](mailto:pauline.pilote@univ-ubs.fr)).